

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.—Suite.

—Arrêtez! nous sommes des amis! leur cria-t-on en bon français. —On la connaît, celle-là, repartit Lavigueur en s'adossant à un gros arbre, pour n'être point pris par derrière. —Mais bonjour! ce sont des nôtres, dit une autre voix. —Au fait, ça en a bien tout l'air, grommela le canadien, qui néanmoins resta sur la défensive. Qui êtes-vous donc? —Des gens de l'Ange-Gardien, et avec nous quelques hurons de Lorette. Vous autres? —Des éclaireurs du camp de Beauport. Après s'être reconnu de part et d'autre, on échangea de rudes poignées de main. —Quelles nouvelles du camp français? demanda le chef des guérillas à Beaulac. —Excellentes. Les troupes, comme les milices, brûlent d'en venir aux mains avec un ennemi qui hésite trop longtemps à leur gré. Par ici? —Oh! ma foi, mon officier, la vie est pas mal dure de ce côté-ci de la rivière. Les femmes et les enfants se tiennent cachés dans les bois. Outre que les provisions sont rares, il leur faut coucher à la belle étoile, beau temps ou mauvais temps. Quant à nous, nous rôdons d'un bord et de l'autre, tuant un anglais par-ci, par-là, et arrachant aux ennemis quelques-uns de nos bestiaux, que nous poussons du côté des montagnes pour la nourriture des enfants et des femmes. —Les villages de l'Ange-Gardien et du Château n'ont pas encore été incendiés par les anglais? —Non, parce qu'ils veulent sans doute s'y mettre à couvert; mais ça viendra bientôt. Vous savez qu'ils ont déjà commencé leurs feux de joie sur la côte du sud? —Oui, reprit distraitemment Beaulac. Mais la nuit est pas mal avancée, et il nous faut vous quitter si nous ne voulons pas être surpris par le jour avant la fin de notre reconnaissance. —Vous allez jeter un coup-d'œil au camp des anglais, n'est-ce pas? Eh bien! si vous voulez nous ferons tout ensemble? —Je n'ai pas d'objection. Seulement, je crains que notre trop grand nombre n'attire plus aisément l'attention de l'ennemi. —Ne craignez rien, mon officier. Nous ne marcherons tous ensemble que durant un certain temps. Aux environs du camp, nous nous séparerons par groupes de deux ou trois selon notre habitude; de la sorte, si quelqu'un de nous est surpris, les autres, avertis par le vacarme ont le temps de s'enfuir. —En effet, dit Raoul, ce n'est pas mal imaginé. Allons! Ils longèrent, dans l'espace d'un demi-mille la lisière du bois parallèlement au camp des anglais. Arrivés à moitié chemin entre la chute et le village de l'Ange-Gardien, dont la flèche aigue du clocher semblait, vu la distance et l'obscurité, piquée dans le ciel noir, ils descendirent une éminence en marchant droit à un groupe de deux ou trois habitations. —C'est là qu'est le quartier général de Wolfe, dit le capitaine des francs-tireurs à Beaulac. —Je sais. Mais pouvez-vous me dire si c'est ici qu'ont été conduits les prisonniers qu'ils nous ont faits? —Il paraît, en effet, qu'ils en ont amenés quelques-uns avec eux. —Sauriez-vous où ils sont gardés? demanda Raoul avec une pulsation plus précipitée du cœur. —Non, monsieur. Il pouvait être une heure et demie. A part les sentinelles, dont les cris, se succédant sans interruption, annonçaient qu'on y faisait vigile, le camp anglais était enveloppé dans le silence du sommeil, comme un bon bourgeois qui dort, ses draps douillettement tirés jusqu'au menton, tandis que son chien, grondant au moindre bruit, veille sur le seuil de la maison. Nos canadiens s'arrêtèrent à une portée de fusil du camp. —De quel côté allez-vous? demanda le chef des guérillas à Raoul, après lui avoir donné à voix basse certains renseignements qu'il importait à Beaulac de savoir sur les forces et la position du camp de Wolfe, afin d'en rendre compte à M. de Montcalm. —Je vais tâcher de me glisser jusqu'à la demeure du général, répondit Beaulac, qui venait de penser que Wolfe devait avoir ses prisonniers sous la main pour les interroger au besoin. —C'est l'endroit le mieux gardé. Prenez garde de vous fourrer dans la gueule du loup! Tenez, laissez-moi aller avec vous pour vous montrer le chemin et vous faire éviter les endroits dangereux. Ce n'est pas la première fois, comme vous, que je rôde au beau milieu du camp ennemi. D'ailleurs, mes hommes n'ont pas besoin de moi pour ce qu'ils ont à faire, et nous savons où nous rejoindre en cas d'alerte.

Raoul comprit que cet homme le prenait probablement pour un traître ou un déserteur venu dans le dessein de s'aboucher avec Wolfe ou de passer à l'ennemi; mais il réfléchit en même temps qu'il valait mieux feindre ne pas s'en apercevoir et se laisser suivre par un individu capable de lui casser la tête au moindre mouvement suspect. —J'accepte votre offre avec plaisir, répondit Raoul. Mais dépêchons-nous; le jour va bientôt poindre. —Est-il embêtant, cet animal-là! grommela Lavigueur, tandis que le chef des francs-tireurs donnait des instructions à ses gens. Beaulac vit s'agenouiller les maraudeurs qui disparurent bientôt sans bruit dans toutes les directions. —Je suis à vos ordres, dit leur capitaine à Raoul. —Avançons. Courbés tous les trois sur le sol et se traînant sur les mains et les genoux, ils se coulèrent dans la direction du quartier général. Il leur fallait passer entre deux sentinelles qui marchaient lentement à cent pas l'une de l'autre, et se glisser entre des tentes disposées en cercle autour des deux ou trois maisons occupées par Wolfe et les officiers de l'état-major. Mais la nuit était noire et nos éclaireurs prudents comme des renards qui rôdent autour d'un poulailler. Aussi passèrent-ils à cinquante pas des sentinelles et à quelques pieds seulement de deux tentes d'où sortaient de sonores ronflements. Les feux s'éteignaient, et c'est à peine si quelques tisons jetaient sous la cendre, au souffle d'un vent léger, de mourantes lueurs. Arrivés à une portée de pistolet de l'habitation occupée par le général anglais, ils durent s'arrêter; car des factionnaires, qui causaient à demi-voix, entouraient la maison. Une pensée douloureuse traversa, ainsi qu'un fer aigu, l'esprit de Raoul. C'était peut-être là que l'on retenait sa fiancée captive. Exposée aux regards, voire même aux galanteries d'audacieux officiers, elle pouvait être là qui souffrait, sans aucune protection; et lui, Raoul, son amant, s'en voyait séparé par un abîme de dix pas! Cette idée funeste arracha au jeune homme un rauque soupir que le défiant capitaine des francs-tireurs prit pour un signal entre Beaulac et Lavigueur pour se défaire de lui. Craignant d'être surpris par derrière, il fit un brusque mouvement afin de se ranger à côté de Raoul en avant duquel il se trouvait. Mais il heurta une dizaine de fusils disposés en faisceau, et qui s'abattirent avec un grand cliquetis de fer. Lavigueur ne put serrer assez les dents pour empêcher un juron d'y passer. Vingt batteries de mousquets craquèrent dans l'ombre et vingt gosiers anglais hurlèrent en chœur: —Who goes there? Au même instant s'éleva une grande clameur derrière les trois canadiens. Sous les tentes s'éveillaient les dormeurs. Une idée éclata comme un obus dans la pensée de Beaulac. C'était de se constituer prisonnier afin de revoir Berthe et de s'enfuir ensuite avec elle. Mais le sentiment du devoir la lui fit repousser aussitôt. Ne se devait-il pas avant tout à son pays? —Filous! tonnerre de Dieu! dit Lavigueur, ou nous sommes flambés! Tous trois se retournent, bondissent sur leurs jarrets avec la spontanéité d'un ressort qui se détend d'un seul coup, et s'élançant à toutes jambes du côté des tentes. Derrière eux éclatent vingt mousquetades dont les balles effleurent les fugitifs avec des miaulements aigres. Mais aucun d'eux n'est atteint, grâce à la précipitation des tireurs. Trois secondes leur ont suffi pour franchir la courte distance qui les séparait des tentes. Ils vont les dépasser, lorsque, de l'une d'elle sort un officier qui leur coupe le chemin. Lavigueur brandit sa hachette et l'abat sur l'anglais. Celui-ci a deviné l'intention avec le premier mouvement du canadien et s'est jeté à terre en évitant le coup. L'officier voit les trois fuyards sauter par-dessus lui comme des ombres. Se relevant: —Poursuivons-les! s'écrie-t-il. Quelques hommes s'élançant derrière lui sur la trace des fugitifs. Ceux-ci ont déjà franchi la ligne des sentinelles, dont ils essuient pourtant le feu. Le chef des francs-tireurs est atteint, chancelle et tombe. —Le pendard ne l'a pas volé! C'est lui qui nous a mis dans le trouble! dit Lavigueur en courant toujours à côté de Raoul. Quelques-uns des poursuivants s'arrêtèrent auprès du franc-tireur canadien qui se tord dans les convulsions de l'agonie. Les autres, au nombre de huit, continuent de courir après les fugitifs, précédés de leur officier qui les anime du geste et de la voix. —Si nous en descendions une couple, dit Raoul. —Non, non, pas à présent... Gardons nos balles pour tantôt... plus près du bois. Ils coururent ainsi dix minutes à travers champs, sautant par-dessus les clôtures et les fossés et piquant en droite ligne vers le bois, dont ils étaient sortis trois quarts-d'heure auparavant.

—By God! criait l'officier anglais à cinquante pas derrière eux, il faut les prendre vifs... et les pendre ensuite... pour l'exemple! La lisière du bois dentelait le ciel sombre à cent pas devant eux, quand Lavigueur dit à Beaulac: —Attention! armez l'un de vos pistolets... mon lieutenant... Gardez l'autre en réserve... Moi je vais tirer mes deux coups... Visez bien... Ça en fera trois de moins. Ils s'arrêtèrent. Les Anglais arrivaient avec une furieuse rapidité. Quand ils ne furent plus qu'à trente pas, partirent trois coups de feu qui couchèrent autant d'Anglais sur le sol. Raoul et Jean dévorèrent en quelques bonds les cent pas qui les séparaient du bois touffu dans lequel ils s'engouffrèrent comme des spectres rentrant dans la nuit. Des cris de rage retentissaient derrière eux. A la lueur des pistolades tirées par les Canadiens, l'officier anglais avait crié: —Enfer!... nos prisonniers de l'autre jour!... Vingt guinées pour chacun de ces deux hommes. Cet officier était Brown, qui, en tirant sur Raoul à bout portant, près de l'intendance, avait assez entrevu Beaulac et Lavigueur pour les reconnaître. Excités par l'appât du gain, les soldats anglais, sans s'arrêter près de leurs trois camarades blessés, suivent hardiment leur capitaine qui continue sa poursuite avec un nouvel acharnement. A leur tour ils disparaissent derrière les arbres de la forêt, guidés par le froissement des branches que cassent les pieds des fuyards. C'était bien de la folie que de s'aventurer ainsi dans une forêt qu'ils ne connaissaient pas. Mais les soldats anglais songeaient aux cinquante guinées promises. Quant à Brown, c'était un jeune homme emporté, qui avait maintes fois joué sa vie dans les combats, avec la même insouciance qu'un enfant fait d'une balle. Au degré d'exaltation où son sang était monté, il lui fallait aller jusqu'au bout de ses forces, réussir ou succomber. Plus habiles à battre les bois que ces étrangers, Beaulac et Lavigueur prenaient quelque avance sur leurs ennemis, qu'ils entendaient courir, tomber et jurer comme des démons à cent pas en arrière. —Rechargeons nos armes? dit Raoul, que Jean suivait de près. —Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. Je leur en prépare une bonne... s'ils nous poursuivent... jusqu'à la rivière... Pourquoi... perdre du temps... et risquer notre peau... s'ils s'arrêtent auparavant...? Les deux Canadiens retrouvaient aisément leur chemin, vu les signaux de reconnaissance dont la blancheur, marbrant l'obscurité, guidait Lavigueur. Eveillés par un bruit inusité, les oiseaux jetaient mille cris de frayeur du haut de leurs nids aériens; tandis qu'au fond des bois, bien au loin, hurlait quelque vieux loup oublié par les chasseurs dans une tanière écartée. Après vingt minutes d'une course furibonde, Beaulac et son compagnon entendirent en avant le roulement de la rivière qui dormait sous les arbres. Bien que devancés de quelques centaines de pas, les Anglais les poursuivaient toujours. —Allons! grommela Jean, puisqu'ils le veulent... je m'en vas leur donner un bain soigné... Passez-moi le pistolet chargé... qui vous reste... mon lieutenant... Bien. Quand nous arriverons au pont... traversez tout de suite du côté des marches... sans vous inquiéter de moi... Une fois de l'autre bord... préparez-vous à m'aider. Le mugissement continu du torrent devenait de plus en plus distinct. Bientôt Lavigueur aperçut le chiffon blanc, qui pendait au bout d'une branche, au-dessus de la rivière. —Bon! dit-il, nous y voilà... Prenez votre temps pour traverser... monsieur Raoul... Il n'y a pas de presse... Je vas garder la tête du pont. Beaulac avait compris que le Canadien avait un projet et qu'il ne ferait, lui, qu'attirer un danger inutile en n'écoutant point le rusé courreur des bois. Aussi donna-t-il, sans tarder, un signal convenu entre eux et les hommes du capitaine de Gaspé, qui attendaient leur retour de l'autre côté de la rivière. Il poussa quatre cris aigus auxquels il fut répondu aussitôt et s'aventura sur les deux arbres. Les Anglais accouraient guidés par les cris. Lavigueur, la main gauche armée du pistolet de Raoul et tenant sa hachette de l'autre, attendait. —Vite donc! que diable! lui cria Raoul en mettant le pied sur la rive opposée. Lavigueur attendait toujours. Soudain, son bras gauche se leva. Les Anglais arrivaient et secouaient à vingt pas les branches feuillues. Le Canadien visa au juger, tira et sauta sur le pont étroit. Des hurlements s'élevaient derrière lui. Le coup avait porté. Comme il arrivait au milieu du pont, un coup de feu partit à son adresse. Le Canadien chancela. Il était touché.

Raoul poussa une exclamation de terreur. Mais Jean se raffermi sur ses jambes et sauta, en trois bonds, à côté de Beaulac. —Silence! vous autres, dit-il aux Canadiens d'une voix contenue. Crouchez-vous par terre et ne bougez pas! C'était le capitaine Brown qui avait tiré sur Lavigueur. N'entrevoyant que Jean et Raoul, qui se tenaient debout de l'autre côté du gouffre, il n'hésita pas une seconde, ce diable d'homme, et fit un pas, puis deux et trois sur les arbres qui ralliaient les deux rives. —Vous êtes des lâches si vous reculez! cria-t-il à ses gens. Et il continua d'avancer. Deux autres se mirent en frais de le suivre. —Attention! dit Lavigueur à Beaulac. Le Canadien se baissa et saisit de ses fortes mains le gros bout des deux épinettes. —Tu ne vas pas le jeter dans le gouffre! dit Raoul avec un frisson d'épouvante. —Ce chien d'Anglais m'a envoyé, dans le bras gauche, une balle qui y est de trop. Il faut qu'il meure! —Je ne m'en mêle point, fit Raoul en reculant d'un pas. —A votre aise! grogna Lavigueur qui, à lui seul, souleva les troncs d'arbres. Les deux compagnons de Brown hurlèrent d'effroi en sentant vaciller le fragile appui, qui seul les retenait au-dessus du torrent. Brown s'arrêta au milieu du passage, arma froidement le pistolet chargé qui lui restait et visa le groupe confus que formaient, à vingt pieds de lui, Lavigueur et Beaulac. —Baissez-vous! cria Jean à Raoul. L'éclair jaillit, la balle effleura les deux Canadiens et s'aplatit sur le roc. Brown bondit en avant comme un tigre. Mais comme il allait toucher la rive, Lavigueur donna aux arbres une puissante poussée. Il y eut trois cris, effroyables, inouïs, puis des clameurs sur les deux berges. Trop long pour tomber tout d'une pièce dans la rivière, et trop lourd, avec sa charge, pour être lancé bien loin, le pont s'abattit en éraillant les deux rives de pierre. Durant quelques secondes il s'arrêta, retenu diagonalement aux extrémités par des crans de roche. Mais le poids des trois hommes, qui s'y tenaient accrochés avec toute la frénésie du désespoir, le fit lentement glisser jusqu'à fleur d'eau. Là, il s'arrêta encore. Cette fois, il paraissait solidement fixé. La force terrible des masses d'eau qui se ruaient dessus avec un irrésistible élan, fit plier les deux arbres. Des énormes vagues frappaient les trois infortunés et bondissaient par-dessus leur tête avec des rugissements. Eux ne jetaient plus un seul cri, tant ils se sentaient perdus. On apercevait confusément d'en haut, des monceaux d'écume bouillonnante, puis trois masses noires immobiles au milieu. —Au nom de Dieu! dit Raoul, jetons-leur une corde, une branche, quelque chose enfin! Un sinistre craquement coupa sa voix. Pliés outre mesure par la violence du courant, les deux arbres venaient de casser. La digue des flots ameutés ne rencontrant plus d'obstacle, s'affaissa et avec elle roulaient et disparurent les tronçons du pont. Raoul se pencha sur le gouffre. Il ne vit plus rien; rien que l'eau tumultueuse poussée par l'eau. Quelques coups de fusil partirent alors de la rive gauche. Ceux des Anglais qui avaient survécu voulaient venger leurs frères. Les Canadiens firent sur eux une décharge générale. Les autres disparurent. —C'est affreux! dit Raoul que cette scène d'horreur avait énévée. —Bah! gronda Lavigueur. J'ai eu deux frères tués à Carillon l'été passé. J'avais juré de les venger. C'est fait. Allons-nous-en! Si Raoul n'avait pas baissé la tête quand Brown avait, une minute auparavant, tiré son dernier coup de pistolet, il aurait sans doute reconnu l'un de ceux qui avaient enlevé sa fiancée près de l'intendance. Et peut-être alors n'aurait-il pas été aussi affecté de la mort d'un double ennemi. Brown n'avait cependant pas été noyé du coup comme ses deux compagnons, qui furent engloutis au moment même où le pont se rompit. Les bras crispés autour d'un tronçon d'arbre, il y resta cramponné avec cette tenacité qui survit souvent à la mort. Lancé comme un boulet, il descendit la rivière avec une indicible vélocité. Ceux qui ont vu les Marches-Naturelles savent combien le cours de la rivière est accidenté, tourmenté, brisé presque jusqu'à la chute. Ce n'est partout qu'une succession de cascades où l'eau bondit, tombe, remonte et retombe entre deux digues de pierre dont l'imposante immobilité semble redoubler la rage du torrent qu'elles contiennent. Pendant quelques minutes, Brown fut le jouet des ébats gigantesques de vagues en délire. La suite au prochain numéro.

—Nous cherchons le bonheur dans les choses qui nous manquent, quand d'autres le voient dans une seule de celles que nous possédons.